L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE, 18 FEVRIER 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Un, quatre, cinq, c'est-à-dire 145 en langage convenu et télégraphique, voilà comment, vendredi, soir, entre 7 heures et demie et 8 chiffrait la cloche d'alarme placée au coin des rues Toulouse et Bourgogne. Et, à la minute même où je me disposais à me rendre au bénéfice de l'Armée du Tennessee, j'entendis ce cri dans la rue: Le feu à l'Opéra! D'un bond je m'étais porté à un point pouvant me servir d'observatoire, et vite aussi je pus me convaincre que le trop zélé braillard de la rue s'était trompé ou avait voulu voir l'effet de sa nouvelle à émotion.

Le fait est que, pour ma part, cette alarme m'avait vivement impressionné, et il n'était pas difficile de découvrir que cette impression était aussi celle de mes voisins. Lorsque je fus rassuré à cet égard, lorsque je pus voir de mes yeux le théâtre de la rue Bourbon, brillant seulement de son éclairage ordinaire, c'est à dire jamais extraordinaire, et qui ne rappelle en rien un incendie, je me laissai aller à mes réflexions.

A en juger par ce commencement de consternation causé par la seule annonce de la fausse nouvelle, quel serait donc l'effet produit si en effet les flammes dévoraient l'Opéra? Quels ne seraient pas les regrets; quelles plaintes ne soulèverait pas semblable malheur.

Rappelez-vous avec quelles angoisses, avec quelle douleur toute une population assista autrefois au feu qui consuma le théâtre d'Orléans. On se sentait abattu, muet devant ces flammes, qui en si peu d'instants emportaient tant de souvenirs. C'était comme le premier bûcher sur lequel périssait une partie de l'élément créole-français; c'était le glas funèbre de notre influence. En voyant tomber une à une les dernières parties du vieux monument, il semblait que quelque chose se détachât aussi de nous; l'agonie commençait pour ce quartier qui avait été tout récemment encore le cœur de notre ville.

Et quand tout fut fini, quand il ne resta rien du théâtre, qui avait été l'un des orgueils de la Nouvelle-Orléans, quand on se trouva en face de ce terrain, qui n'était plus rempli que de ruines fumantes, de ce terrain sur lequel nulle bâtisse ne devait plus s'élever, on se sentit pris comme d'un serrement de cœur.

Cependant une sorte de consolation venait se poser à côté du regret. La concurrence, une concurrence dont souffrit même beaucoup celui qui écrit ces lignes, avait fondé l'Opéra. Si celui-ci ne renfermait pas encore de souvenirs, s'il n'avait pas d'histoire, du moins il était une espérance. On pensait, non sans raison, qu'il ferait aussi bonne garde pour le quartier; qu'il en perpétuerait l'importance, la vogue.

L'effet de cette influence n'a pas été assurément tout ce qu'on attendait; néanmoins, elle a eu son poids, et à l'heure qu'il est, l'Opéra est encore le meilleur gardien de ce qui reste de valeur à notre quartier. C'est pourquoi tous ceux qui le croyaient en feu, vendredi soir, quittaient leurs demeures précipitamment, haletants, redoutant d'avoir été bien informés. Ils songeaient au vide du lendemain, si le lendemain il ne fût resté que le squelette de l'Opéra.

Et cependant avec quelle indifférence ne traite-t-on point celui auquel on montre tant de sollicitude, tant d'intérêt, à une heure qu'on croit être de péril. Chaque fois que recommence une exploitation le même jeu se reproduit. Tout d'abord on se porte aux représentations avec une ardeur fébrile; on s'y amuse avec une sincérité enfantine. dirai-je; on mord à cette pomme comme à la première qui fut cueillie dans le Paradis perdu.

Mais ce beau feu est de paille aussi. Il prend et monte vite; mais plus vite encore il baisse, il baisse et s'éteint.

C'est là l'histoire de tous les Directeurs. Un abonnement d'un chiffre assez respectable les décide à faire une troupe; des recettes d'ouverture assez riches semblent leur donner raison, les convainc qu'ils ont osé un coup de maître en s'engageant dans l'aventure; enfin ils s'emballent, comme on dit aujourd'hui.

Mais patience, courte patience même, car le déboire ne se fait pas attendre. Si notre public se laisse volontiers aller à tous les joujoux du plaisir; s'il se rend une des séductions auxquelles il se rend la plus aisément, s'il y ressent bien des joies d'enfant, aussi que les enfants aussi il se dégoûte promptement.

A peine le répertoire est-il en marche que vous voyez cette foule, tout à l'heure avide et enthousiaste, se calmer, se refroidir, s'abstenir presque, comme si déjà elle était repue du menu tant demandé cependant.

On le lui varie soigneusement, mais néanmoins il y a une limite dans les ressources. Le répertoire qui ne s'enrichit guère de productions nouvelles, doit forcément vivre sur les œuvres du passé—20 ou 22 tout au plus—je parle de celles qui font recette; le stock, comme on dit en argot commercial, le stock demeure stationnaire, et le public blasé le délaisse.

On a beau lui répéter que toute la bonne volonté et toute l'habileté d'un directeur ne sauraient changer la situation et créer l'abondance de compositions musicales nouvelles là où il y a disette; on a beau lui rappeler cette vérité que, surtout en musique, les beautés, pour être comprises, demandent à être fréquemment entendues, il hoche la tête à ces observations; phrases toutes faites, dit-il, prétextes.

Prétextes, non pas, mais causes malheureusement bien réelles. Les grands compositeurs s'en sont allés, et comme pour infliger un châtiment, pour imposer un carême moral à une époque qui souvent douta d'eux, les nia, la nature, épuisée aussi peut-être, la nature nous envoie un interrègne, celui des médiocrités relatives.

Souvent nous avons négligé des œuvres de géants pour aller porter notre culte de décadence à une forme de l'art, spirituelle et amusante sans doute mais amoindrie, enfin l'opérette, et le destin railleur nous en gorge. L'opérette est partout; elle envahit; c'est un jet continu dont on retrouve la fontaine à chaque pas. Elle rapporte si beau denier qu'à l'exploite avec esprit, qu'on s'y jette à corps perdu.

Une idée heureuse, et vivement on a pignon sur rue. Et que dis-je, une idée! La chose n'est même pas absolument nécessaire. En effet, on croirait, depuis quelque temps surtout, qu'on a décidément fait un moule pour l'opérette. Presque tous ces livrets-là paraissent être de même famille; qui a suivi une intrigue, les connaît à peu près toutes. Et les faiseurs sont à l'œuvre—paroliers et musiciens—et ils prennent en pitié ces pauvres hommes de génie qui s'épuisaient dans une vie toute cérébrale, épuisante; qui contractaient des névroses à la recherche de leurs puissants ouvrages, et qui pourtant n'en battaient guère monnaie.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela. On s'inquiète médiocrement de *Guillaume Tell*, des *Huguenots* de la *Juive*, de *Don Juan*, des grandes compositions enfin. Les Titans sont devenus démodés; pas n'est besoin de tenter d'escalader les sommets; à mi-chemin du versant on trouve l'opérette, et l'opérette est à cette heure une mine dont le riche rapport est d'autant plus tentant que l'exploitation en est moins dispendieuse.

Et voilà pourquoi, jusqu'à la venue d'un grand, les petits—je parle relativement—sont ardents à leur très productive besogne; voilà pourquoi le répertoire du grand genre qui attend, à cette heure le *Henry VIII* de M. Saint Saens et la *Cléopâtre* de Massé, reste stationnaire. Or, en fait d'art, ne pas avancer c'est presque reculer.

Dieu me garde d'afficher le moindre dédain pour l'opérette; tout au contraire je lui trouve des côtés charmants, et je pense même qu'il constitue un genre qui manquait, et qui intéresse—comme peut intéresser, à côté de débats graves, un cliquetis de mots heureux, étincelants, portant l'empreinte de l'esprit.

Mais enfin ce genre ne peut se mesurer à l'autre, il n'en peut avoir la durée. Et puis ici l'opérette ne cause pas les entraînements qu'elle cause autre part; elle ne peut, ainsi que dans beaucoup de grands centres, combler le vide que je viens de constater. Une seule partie de notre population, celle qui parle le français ou qui le comprend suffisamment, suit ce genre de spectacle; et encore la fidélité qu'elle lui montre, est elle fort limitée.

A l'entendre aussi il faudrait que le Directeur renouvelât sans interruption son programme. Ils ne se rendent pas compte qu'un tel travail surmènerait, exténuerait vite une troupe; ils ignorent aussi que, s'il fallait acheter toutes les œuvres de ces operettistes, nombreux et prolifiques comme poissons, on arriverait à un chiffre ruineux et non en rapport avec les recettes.

Donc une saison théâtrale n'a pas longue existence que déjà l'opérette, à son tour, souffre de la froideur de cette moitié de public qui en suit les représentations, et ne saurait, dans tous les cas, suffire au maintien d'un théâtre.

Telles sont les causes, et avec elles aussi le renversement des fortunes, les positions douteuses, mal assises, qui créent, en notre ville, des conditions si précaires à l'Opéra.

Donc, si d'un côté le public, que cette seule appréhension de feu émouvait tant, l'autre soir, voulait se résoudre à un effort plus décisif, faire un peu plus de sacrifices pécuniaires, ne pas se montrer aussi exigeant à l'endroit du répertoire et en patronner tous les genres; si, de l'autre, les artistes refrénaient leurs exigences, ou se trouvaient en présence d'impressarios les subissant avec moins de débonnaireté, l'Opéra pourrait reprendre ici sa marche d'autrefois, et comme autrefois aussi durer tout un semestre chaque année, en donnant à l'exploitation un bénéfice assez rémunérateur pour qu'elle y consacrât son temps et son intelligence.

Il est oiseux de le dire, le directeur de cette année, emboîtant le pas à ses derniers devanciers, a eu pour lot beaucoup de peines et d'ennuis, sans doute, et une perte d'argent sérieuse assurément, quoique celle ci ait été allégée par les recettes améliorées du troisième mois

Ce résultat prévu, et dont, pour ma part, je n'avais rien caché, l'été dernier, à M. Défossez, est dû aux causes multiples que j'ai rappelées plus haut: pauvreté du répertoire dans le grand genre; absence de nouveautés s'imposant, satiété de l'auditoire; insuffisance du groupe qui patronne l'opérette et n'aime pas non plus les répétitions, répétitions inévitables pourtant: exiguïté des ressources de notre ville, exagération scandaleuse des appointements payés à des artistes errants de province, alors que la *valeur reçue* n'existe pas toujours, tant s'en faut, Dieu bon! insuffisance déplorable de certains sujets, même de ceux qui figurent en tête de colonne.

Or comme dans cette situation il est des côtés, malaisés, sinon impossibles à modifier, je me demande ce que sont les intentions de M. Défossez au sujet de la saison 1883-84. Je ne les ai pas interrogées, croyez-le, car j'ai en instinctive répulsion la manie—un des traits de notre époque—qui consiste à s'insinuer chez un malheureux, à soulever jusqu'aux rideaux, jusqu'à la moustiquaire de son lit, à le soumettre à la torture de points d'interrogation à jet continu; et, de vivisection en vivisection, à lui extirper le secret même de ses affaires les plus intimes.

Mais ce que je *sais*, c'est que nous touchons à la fin des hostilités, c'est le mot propre; au terme de la lutte—c'en est une rude et périlleuse pour le directeur—et que M. Défossez, venant après bien d'autres, venant avant-dernier, se présentera, mardi prochain, comme bénéficiaire aux habitués de l'Opéra.

En pareil cas, lorsqu'il s'agit d'un artiste, le feuilletoniste aligne les rôles les plus saillants que celui-ci a joués ou chantés; rappelle les affaires plus ou moins chaudes à la suite desquelles le public l'a mis à l'ordre du jour. Ici je me trouve en face d'un sujet, très sympathique, sans doute, mais qui n'a joué qu'un seul rôle, rôle d'une importance souveraine par exemple: celui de payeur. A ce rôle M. Défossez a suffi malgré ses responsabilités, son poids écrasant. Il a payé régulièrement, chèrement, et parfois, peut être, sans cette *valeur* reçue dont je parlais tout à l'heure, et à laquelle il faudrait mieux veiller dans les engagements à venir.

Il est donc juste que le dédommagement arrive; il faudrait qu'il fût ample, afin de décider une seconde tentative.

Si M. Défossez a assumé la charge d'un budget fort élevé, il n'a pas été moins libéral en dehors du théâtre. A de fréquentes reprises on lui a demandé de permettre aux sujets de sa troupe de figurer dans des concerts, d'en assurer le succès par l'autorité de leur talent ou de leur vogue, et à tous ces appels il a répondu avec la gracieuseté d'un gentleman. En cela il a fréquemment fait litière de ses propres intérêts; sans hésiter, il s'est fait concurrence à lui même.

Il y a donc lieu d'espérer, de compter que chacun de ceux qui ont reçu de lui cet accueil si cordial, usera de son influence pour que la soirée de mardi soit digne de celui qui en est le bénéficiaire.

Il faut penser que le public comprendra l'importance d'une chaleureuse réponse à cet appel fait si modestement, à la dernière heure.

Qu'à pareil jour on fête un artiste dont le talent a fait aux habitués du théâtre des soirées charmantes, qui seront plus d'une fois regrettées; qu'on lui prodigue fleurs, cadeaux et billets de banque, rien de mieux. Mais je tiens pour également vrai que la même marque d'estime est due à tout impressario ayant consciencieusement rempli sa difficile mission; et M. Défossez est de ceux-là.

Qu'on se dispense des fleurs, si on le veut; trop de fleurs! dit Calchas; mais qu'on ait du courage à la poche, comme on répète communément, et qu'après tant de déboire vienne au moins une belle rentrée.

En semblable occurrence le spectacle est, à mon sens, une question absolument secondaire; cependant de ce côté rien n'a été négligé non plus, puisque M. Défossez a choisi *Aïda*, l'une des partitions que paraît le mieux goûter notre monde musical.

A mardi donc; ainsi que Bedford le chante dans *Charles VI*:

"C'est rendez-vous pour tout le monde
Au centrale du grand payeur!"

—L'autre jour, c'était de Flotow, aujourd'hui c'est Richard Wagner, mort à Venise, le 13 de ce mois, à 70 ans. Encore une très grande figure qui s'en va. Car, le fait est incontestable, même pour ceux qui ont été les plus rudes adversaires de sa manière, le compositeur du *Tannhauser* est salué comme l'un des plus puissants musiciens qui aient jamais paru.

Après avoir longtemps erré par les petits chemins de l'art, après avoir souffert, Richard Wagner se mit à penser un jour que le plus sûr et le plus prompt moyen de réussir était de rompre complètement avec les traditions, avec les formules du passé, et de se poser comme en antagonisme avec les compositeurs du monde entier, les plus grands surtout. Des orages s'élèveraient, mais l'orage c'est le bruit, et ce bruit attirerait, fixerait l'attention sur sa personnalité.

Une fois engagé dans cette voie—où vint bientôt le soutenir et le suivre une protection royale—Richard Wagner accepta toutes les conséquences de sa position aussi résolument prise, et avec plus d'audace calculée que de conviction peut-être, il lança l'anathème contre ceux que l'admiration et le culte entouraient.

Aux négations qu'on lui opposait, à ceux qui prétendaient que sa musique laissait là souvent la poésie pour se jeter dans une sorte d'algèbre, il répondait superbement qu'il avait devancé les temps; que son époque ne pouvait le comprendre, qu'il ne créait pas pour elle, qu'il était le musicien de l'avenir. Et il marchait dans sa voie; et, le cas échéant, il se faisait le claqueur de lui-même; et, à grand fracas, à frais plus grands encore, annonçait de ci de là, de pompeuses et gigantesques représentations d'œuvres étranges—auxquelles il conviait le monde entier, et qui, comme pour railler ceux qui parlaient d'ennui, les gardaient là deux et trois jours. Une espèce d'entraînement auquel il assujétissait le public qu'il voulait se faire.

Malgré les efforts titaniques auxquels il s'est livré, usé peut-être, Richard Wagner ne fera probablement pas école. Il n'a pas compris le drame lyrique tel que l'entendent et les vrais maîtres et les masses. Ses œuvres indiquent une science profonde—une connaissance complète des timbres, des combinaisons; nul ne soulève avec plus de vigueur et plus d'éclat les tempêtes orchestrales, nul ne trouve des effets symphoniques plus intenses et plus étranges aussi. Mais en tout cela on découvre plutôt la science que l'inspiration. Son tempérament n'était pas celui d'un inspiré; le travail et les recherches avaient fait pour lui beaucoup plus que la nature; le mathématicien cédait rarement la place à l'homme de génie. De temps à autre néanmoins cette flamme du génie s'allumait chez le novateur outrancier; on n'en peut douter à entendre certaines mélodies du *Tannhauser*, de *Lohengrin*, de *Rienzi* où la poésie s'élève même à des sommets rarement atteints.

Les partisans de Wagner ont voulu en faire comme un être fantastique, hoffmanesque, afin de le mieux imposer à ses contemporains, en attendant le public de l'avenir, qui doit être le sien, paraît-il; ils ont semé les légendes sur ses pas. L'une d'elles dit que le grand artiste, allant d'Angleterre en France, éprouva une très violente tempête pendant la traversée, et qu'au milieu de la tourmente il entendit des chants mystérieux, toute une partition de la nature dont il s'inspira.

Tempêtes et orages, tel est souvent, en effet, le caractère de ses grandioses productions; on entend comme des déchirements, comme des colères dans ses bourrasques orchestrales; ainsi que ces convulsions de la nature, elles causent fréquemment le vertige, et le vertige vous ôte la liberté d'esprit, vous empêche de comprendre.

Paris, qu'il haïssait immensément, n'a pas fait au *Tannhauser* de Wagner l'accueil que celui-ci en espérait; c'est de là surtout qu'est né ce ressentiment maladif qui lui est resté jusqu'au dernier jour; de là ce prétendu dédain pour la musique française dont pourtant, à une autre époque, il salua si bas l'un des maîtres: Auber. Personne cependant n'a nié en France que Wagner fût un compositeur hors de pair. Seulement d'aucuns ont, plus ou moins méchamment, affirmé que ses compositions donnent raison à cette boutade, que l'objet de la musique étant de faire rêver, il est naturel qu'elle commence par endormir.

Eh bien! les contemporains de Wagner—un grand nombre d'entr'eux tout au moins,—ont parfois dormi; leurs descendants rêveront sans doute, puisque c'est à eux que le musicien Saxon a dédié et destiné son œuvre. Disons par contre qu'il est un contemporain que Wagner n'a pas jugé indigne, le roi de Bavière; un personnage qui, à l'instar de l'éminent compositeur, se distingue aussi par l'originalité, mais une originalité étudiée, voulue. Le mot pose définit cette faiblesse, qu'on retrouve fréquemment même chez les plus forts et les couronnés.

Wagner, dont l'esthétique musicale ne me paraît pas bien limpide, et ressort confusément des violentes et amères discussions dont il a été le sujet, Wagner homme politique, musicien, poète, critique, était incontestablement une admirable organisation. Mais l'orgueil ne l'a-t-il pas égaré, amoindri? Son étreinte n'aurait elle pas été plus puissante s'il avait consenti à moins embrasser?

Son cerveau n'aurait-il pas été d'une plus riche fécondité musicale, s'il ne l'avait pas d'abord fatigué, surmené, dans des librettos nébuleux, et, disons le mot, ennuyeux, et poussant au sommeil; mais sommeil sans rêve celui-là, dans un fauteuil de théâtre.

Pendant de longues années on a mené un bruit retentissant autour de son nom, et la valeur dominante que lui attribuèrent ses fanatiques souleva un peuple de négateurs. Le fait est fréquent dans l'histoire de l'humanité, de l'art surtout; il n'a donc rien pour nous étonner. Les préjugés d'école ont maintes fois causé le malheur de bien des grands.

Spontini et sa *Vestale* ont été conspués au début; *La Dame Blanche, Guillaume Tell* niés; niés *Robert le diable* et *Faust*; Weber a traité Beethoven de fou. On acclame, en ce moment, dans certaines villes de l'Europe le *Méphistophélès* de M. Boito, qui y avait été rejeté, sifflé même.

Enfin depuis peu d'années on a commencé à rendre une justice tardive à Berlioz; Berlioz dont Rossini, avec sa verve endiablée et sa malice qui ne dépassait pas les lèvres, disait un jour: "Quel bonheur que Berlioz n'ait pas appris la musique, il aurait écrit des partitions insupportables!" Aujourd'hui, le monde entier s'incline devant ses inséparables *Francs-Juges*; sa statue doit se préparer quelque part. Oui, on l'a nié, ce Berlioz qui a fait si grand au chant et à l'orchestre! Pour celui-là, du moins, l'avenir ne s'est pas fait attendre.

Voyons si Wagner, splendide talent, on ne saurait trop le redire, sera, après sa mort, placé plus haut qu'il ne le fût de son vivant? Voyons si la postérité, qui vient de s'ouvrir pour lui, lui décernera ces apothéoses dont il lui imposait l'obligation réparatrice, et dont, pour ainsi parler, il traça fièrement, lui-même, le programme.

Quoi qu'il en soit, quand disparait un tel homme l'art est en deuil.

—La reprise de l'*Africaine* aura lieu ce soir (samedi) au bénéfice de M. Delrat, un excellent sujet qui a vite gagné ici ses éperons. L'heure du tirage de cette page du journal ne me permettra pas de parler ici de cette représentation.

Néanmoins je ne puis me défendre de saluer une fois de plus cette splendeur musicale, ce dernier effort d'un génie sans égal sur la scène lyrique. On sait le prix que Meyerbeer attachait à cette partition, restée tant d'années dans ses cartons.

C'était, à son sens, le couronnement de sa gloire, et il le voulait si éclatant qu'il ne se contentait plus des ressources, opulentes pourtant, que présentait encore l'Opéra d'alors. Il cherchait des chanteurs qui fussent à la hauteur de ses nouvelles créations: Selika, Nelusko, Vasco de Gama; il ne voulait pas confier à des talents débiles cette musique où il avait fait passer toutes les tendresses de son âme, toutes les flammes de son imagination.

Tant et si bien qu'il est mort avant que l'œuvre suprême eût été produite à la rampe. Je ne sais, mais il me semble que cette douleur de ne pas pouvoir entendre a dû se mêler aux douleurs de la mort qui lui inspirait tant de terreurs. Il a dû être agité de regrets poignants, en songeant que cet indicible bonheur d'assister à l'interprétation de sa création, la plus caressée peut être, lui était refusé, et que lui seul manquerait au triomphe de l'*Africaine*.

Triomphe qu'aucun autre ne surpassa, mais qu'attrista l'absence du maître.

Jamais l'admiration n'avait été poussée plus loin qu'à l'audition de ces quatre premiers actes de l'*Africaine*, et cependant elle allait, tout à l'heure, monter bien plus haut encore. Ce point culminant de l'enthousiasme fut atteint au célèbre unisson qui sert de prélude au 5me acte.

Tout d'abord on ne se rendait pas bien compte de l'effet; c'était là l'unisson proprement dit, l'unisson réel, traduit par les cordes avec un tel ensemble, une telle unité de sentiment, qu'on eût pu penser que ce chant lugubre, qui donne froid, était pleuré par quelque instrument géant, inconnu jusque-là. Cela avait des sonorités ignorées, et en même temps jamais mélodie, sublime de grandeur et de simplicité, n'avait semblé aussi enveloppée de crêpe, jamais pièce musicale n'avaient ainsi remué les masses, jusqu'au plus profond des entrailles.

Chacune de ces mesures augmentait l'impression immense, sans précédent; et à suivre l'expression de toutes ces têtes qui écoutaient, en retenant leur souffle, en fixant leurs regards sur cet orchestre en larmes, on sentait qu'elles étaient subjuguées; et quand vint ce merveilleux et lugubre effet de dixième, on eût dit que quelque chose se déchirait dans toutes ces poitrines, qu'elles étouffaient un sanglot.

Pourquoi cette prestigieuse partition, dont je reparlerai, nous vient-elle donc seulement à l'issue de la saison théâtrale?

—La semaine qui s'ouvre aujourd'hui est définitivement celle de la clôture; voici devant vous les derniers pampres; mordez bien au raisin. Qui sait, en effet, quand nous en reviendront les grappes?

—Ce soir *Mme L'Archiduc*, et demain seconde et dernière représentation de l'*Africaine*.

Ce soir aura lieu, à la Cathédrale St-Louis, le beau Concert sacré dont j'ai, à plusieurs reprises, entretenu les lecteurs de l'*Abeille*. Beau par le programme et par ceux à qui en est remise l'exécution.

Le produit de cette soirée est destiné à couvrir les frais de la Station du Carême. Les fidèles ne manqueront pas à ce devoir.

L. Placide Canonge.

Le pétrole, cette huile visqueuse, d'une couleur blanc-jaunâtre, diaphane, d'une odeur pénétrante particulière est, comme on sait, une substance de grande utilité, non seulement en matière d'éclairage où son application est de tous les jours, mais encore, — sans vouloir parler de son emploi fréquent en thérapeutique, — en matière d'industrie où elle sert à la fabrication de certains vernis. Malheureusement cette huile qui paraît être formée par le mélange de plusieurs carbures d'hydrogène, est tellement inflammable qu'il suffit d'en approcher un corps en ignition pour qu'aussitôt elle prenne feu comme l'alcool. Les immenses flambées qui ont embrasé Paris, aux derniers jours de l'Année terrible, sont le plus horrible témoignage de ces propriétés combustibles.

Aussi, doit-on savoir gré aux savants qui ont eu l'idée de rechercher s'il était possible de brûler l'huile de pétrole sous une forme offrant plus de sécurité dans son emploi. C'est précisément ce problème que se sont posé MM. Fréson, Dumont et Francon. Après des recherches nombreuses non moins que patientes, ils se sont arrêtés à une idée bien simple, mais, en même temps, très rationnelle: celle de solidifier l'huile de pétrole par le mélange d'une autre substance également hydrocarbure. Dans cet état, le pétrole se brûle comme du [illegible] suif, soit à l'état pâteux ou moulé comme la chandelle.

Avec cet avatar il n'y a plus à craindre d'écoulement, puisque le pétrole, au moment d'être employé, et aussi pendant qu'il se consume, reste à l'état solide, sauf une faible partie, celle qui est en ignition.

La matière qu'on associe ainsi au pétrole pour le transformer en un produit solide est le suc laiteux d'une plante appartenant à la famille des *Euphorbiacées*.

Le pétrole et le suc de la plante en question sont mis dans un récipient pour les mélanger, et l'on chauffe par la vapeur, mais pas au-delà de 50°, en agitant le tout, jusqu'à ce que la masse se présente sous l'aspect d'un liquide laiteux et qu'on n'y aperçoive plus de matières isolées ou flottantes. Le mélange arrivé à cet état est distillé de nouveau et raffiné comme il est d'usage de le faire pour le pétrole ordinaire et on emploie les mêmes agents chimiques.

Il fait froid à Nice. Cette température anormale a donné naissance à une nouvelle et originale industrie.

Un de nos amis, fanatique de cette station d'hiver et voulant en sauver le prestige, écrivait à un parisien obstiné:

"Mon cher, je vous écris en manches de chemise. La chaleur est telle, dans cette contrée bénie, que toutes nos fenêtres sont ouvertes. Les oiseaux chantent, et il fait si chaud, si chaud, que cela vous fait souhaiter, par moments, les délices d'un voyage au pôle nord, etc., etc.

"P.S.—Je vous envoie une mouche. J'en suis assailli. C'est la douzième que je tue depuis une heure sans me déranger."

Or le correspondant avait payé cette mouche dix centimes à un marchand spécial attaché à l'hôtel qu'il habite.

Car, l'été, il y a en effet des mouches à Nice, comme chez nous.

Que dites-vous de cette industrie?

Sur les boulevards chemine un grand gaillard donnant le bras à une femme aveugle.

—Ayez pitié, dit-il d'une voix lamentable, de ma pauvre femme devenue aveugle par accident et qui est incapable de gagner sa vie et celle de ses enfants.

—Eh bien, et vous?

—Oh! moi, je n'ai jamais rien fait, c'était elle qui travaillait.

UN BAL D'EDGARD POË.

Un vieil ami de ma famille, capitaine au long cours, le capitaine D...., avait, à Baltimore, connu le poète Edgard Poë. Les importants marchés de farines de Baltimore ramenaient assez régulièrement le capitaine dans ce port fortifié de l'Union. Edgard Poë et le capitaine D... se rencontraient alors à la taverne du Schot-Tower, voisine du Schot-Tower, la plus haute tour du monde. La première fois, c'était après la mort de la femme et cousine d'Edgard Poë, Virginia Clemm. Le poète avait été atteint déjà de deux accès de *delirium tremens* et, depuis, il vivait hypocondriaque et intempérant forcené. La dernière fois, ce fut en 1849.

Le capitaine, débarqué de la veille, entra dans la taverne habituelle où il retrouva, attablé contre une fenêtre, l'inévitable Edgard Poë. Si robuste que fût Edgard Poë sous ses apparences délicates, il parut cependant au capitaine, avoir été depuis son dernier voyage terriblement secoué par la vie. Sa belle et orgueilleuse tête au vaste front, au nez distingué, à la bouche fine et triste, était d'une pâleur maladive. Ses deux grands yeux *violets* semblaient à la fois plus ténébreux et plus lumineux que jamais. C'était, là, leur double et saisissant caractère.

—Vous, capitaine? exclama Poë. Vous arrivez bien à propos pour être au moins de mon avis—seul avec moi du reste. "Ils disent, tous, que je suis fou quand je ne suis que nerveux."

Et il tendit au capitaine sa ravissante petite main de femme.

—Quelle maladie est comparable à l'alcool? répondit mélancoliquement le capitaine. Vous l'avez écrit dans le *Chat noir*, mon cher poète.

—Je ne m'en dédis pas. Mais quel autre moyen d'échapper aux rancunes littéraires, aux vertiges de l'infini, aux séparations désespérées, aux insultes de la misère? Maintenant, une étrange aberration du sens de la vue, me fait du monde et à certaines heures, une fantasmagorie. Ce que nous voyons, en l'état soi-disant normal, est-il une réalité ou une apparence?

Je n'en sais rien encore. Mais voici bientôt un an que je marche dans la vie d'étonnement en étonnement, d'épouvante en épouvante.

En ce moment passait lentement dans la rue et contre la fenêtre de la taverne une jeune femme malade au bras d'une infirmière. Son teint avait la couleur de la paille fanée, et des plis nombreux se brouillaient désordonnés de son front à son cou.

—Regardez, capitaine, cria Edgard Poë en se dressant à demi. Cette pauvre malade ignore pourquoi son enveloppe de chairs reste distendue sur sa charpente osseuse. Personne n'en pourrait dire la cause. Je la connais; écoutez-moi?

Et Edgard Poë se mit à conter à peu près ce qui suit—ainsi que je l'ai retenu du récit du capitaine D.... Le poète parlait avec une ardeur et un sérieux à faire frissonner.

∴

Cet hiver, ici, à Baltimore, il y avait bal de carnaval chez Sir ***. Invité, j'arrivai le premier à l'hôtel. La grande porte était grande ouverte. Sur la rue obscure, elle faisait une trouée de clarté comme un rond lumineux de lanterne magique. Sur ce fond éclairé, les voitures s'arrêtaient, les invités descendaient et s'agitaient et se perdaient, dans la lanterne—le vestibule. Le vestibule était encombré de laquais et les murs bordés de porte-manteaux. Les invités se débarrassaient de leurs vêtements de rue et pendaient aux patères—les hommes leur paletot, les femmes, leur pelisse.

Je regardais, mais j'assistais à un effroyable spectacle. Chacun, avec son vêtement accrochait son enveloppe humaine en toilette—et ne restait plus qu'un squelette nu. Comme le personnel d'un théâtre de Polichinelle, tous ces corps sans ossature demeuraient aux porte-manteaux; les uns ballants, retenus par le collet du paletot; les autres, ployés en deux sur la patère dans une posture abandonnée.

Puis chaque couple, deux squelettes—un grand et un petit—franchissaient la porte du salon en se donnant le bras et allaient saluer le maître et la maîtresse de la maison—les seuls en chair et en os. Le plus étrange est que ni ceux-ci ni leurs invités n'avaient l'air de s'apercevoir de la métamorphose. Tous ces squelettes causaient, se groupaient, se promenaient sans étonnement et sans confusion.

Un dernier couple en retard entra dans le vestibule. Un gros personnage à la moustache hardie et une petite femme aux yeux langoureux avec un camélia rouge piqué dans les cheveux. Le cavalier l'œil coula sournoisement ses lèvres sur le camélia. Et tous deux, comme les autres, firent leur entrée. Le camélia seul, retenu par ce baiser, restait sur la tempe de la dame. Rien de lugubrement beau comme cette rouge fleur de vie sur cette blanche tête macabre!

Je demeurais cloué sur le seuil du salon, pétrifié, ne sachant si j'avais, moi aussi, perdu mon corps au vestiaire. Etais-je le jouet d'une hallucination! Je faisais sonner ma montre et j'en comptais très raisonnablement les tintements.

On lança. C'était hideux d'entrain et de gaieté. La musique, cachée par des tentures, brisait et refermait les quadrilles, entraînait dans sa spirale vertigineuse les couples valseurs. Tous ces squelettes sautaient avec une désastreuse agilité de tibias, se balançaient avec une ravissante désinvolture de bassin, se renversaient avec des renflements de thorax très voluptueux, saluaient avec des penchements de crâne extraordinairement, comme il faut. Dans cette agitation et dans ce pêle-mêle, on n'entendait ni froufrous de soie, ni frémissements de bijoux. Non; mais un cliquetis sec et continuel. On eût dit le craquement de branchettes mortes saisies par la flamme dans un foyer ardent.

J'étais figé. Néanmoins, je suivais complaisamment du regard le petit camélia rouge, plus gracieux et pétulant que tout autre. Il m'enchantait, et je me sentais pour lui cette première chaleur d'amour qui me rappelait ma pauvre chère morte Virginia Clemm.

Le bal terminé, chacun, dans le vestibule, se hâtait aux porte-manteaux. Je vis tout le monde réendosser, sans douleur ni difficulté, son enveloppe de vivant—les hommes avec leur paletot, les femmes avec leur pelisse. Puis l'on sortait tranquillement après les compliments et les salutations d'usage.

Le couple arrivé le dernier partit aussi le dernier. Tout à coup, le gentil petit squelette au camélia poussa un cri:

—Ah! dit-il, l'on m'a pris ma pelisse en satin blanc et l'on m'a laissé celle-ci en satin paille.

Elle rit et s'en couvrit. Moi, j'aperçus des plis subits se former sur son visage, sur ses épaules et sur ses bras nus. Avec la pelisse étrangère la malheureuse avait revêtu une carnation d'une autre taille, qui ne collait plus sur son armature anatomique et flottait. Je m'enfuis épouvanté.

Eh bien! ce camélia rouge, je viens de le reconnaître. C'est lui qui se traînait là, dans la rue. Les médecins s'attaqueront, et vainement, de toute leur science à ce qu'ils croient, sans doute, une maladie extraordinaire. Les sots!

∴

Et Edgard Poë s'arrêta. Il avait—paraît-il,—conté ce cauchemar avec une conviction sinistre, et ses deux yeux d'une rare intensité de vie, nous disait le capitaine D... me parurent en ce moment deux noirs charbons embrasés. Le capitaine fut saisi d'effroi et de pitié. Il comprit que l'hypocondrie et l'alcool combinés, préparaient au poète un troisième accès de *delirium tremens*.

Le capitaine D.... repartait le lendemain de Baltimore. Il apprit bientôt au Havre, et par les journaux, la triste fin d'Edgard Poë.

Le poète se rendait à New-York. Pris en route, de frissons et de faiblesse, il s'était arrêté à Baltimore. La taverne coutumière du Schot-Tower l'attira. Là, il s'abandonna à une de ces rapides absorptions d'alcool où sombraient d'un coup, ses souvenirs, ses tristesses et sa raison. Il s'attarda dans la taverne.

Le lendemain, à l'aube, on trouvait un homme étendu sur la chaussée, dans une rue perdue de Baltimore. Il ne respirait que faiblement. Personne ne reconnut tout d'abord ce moribond, que l'on porta à l'hôpital—où il rendit son dernier souffle, le dimanche, 7 octobre 1849.

Edgard Poë n'avait que trente-sept ans.

Concert au Parc du Fort Espagnol, Dimanche, 18 février, par le grand orchestre du Prof. Bochert, à deux heures de l'après midi.

La taille de l'homme.

Le travail le plus complet qui ait été fait ces dernières années sur la taille de l'homme est dû à M. Pagliani.

En voici les principales conclusions:

La croissance chez l'homme ne s'effectue pas régulièrement d'année en année. Elle s'accélère toujours avant et pendant l'époque de la puberté, soit de onze à quatorze ans chez les filles, et à des âges variables selon les climats. Pour les mêmes raisons, elle est plus rapide chez les individus qui vivent dans l'abondance.

Mais elle s'arrête aussi plus tôt chez eux; tandis que chez les individus mal nourris, si elle est plus lente, elle dure jusqu'à un âge relativement avancé. Ce seul fait indique déjà que l'hérédité a infiniment plus d'influence sur la taille que l'action, bornée à l'individu, des plus fortes circonstances de la vie. M. Pagliani ne se méprend pas sur la signification. Si l'on fait passer des jeunes gens de différents âges de la misère à l'aisance, ce changement est très-sensible sur la croissance. Dès la première année, le poids du corps est plus élevé; la seconde année, le thorax devient plus ample; la troisième année, la taille elle-même accuse un meilleur développement du système osseux.

Les conditions hygiéniques semblent donc agir fortement sur la taille. "Néanmoins le développement final de celle-ci, dit M. Pagliani très-justement, est entièrement subordonné à des influences bien plus puissantes dépendant du sexe et de la race." Et ses nombreuses recherches vienent à la démonstration de cette vérité.

Les jeunes filles ont atteint plus tôt leur croissance et surpassent, à douze ou treize ans, de plusieurs centimètres les garçons du même âge, les conditions hygiéniques étant égales. Mais les garçons les dépassent invariablement par la suite. De 1,233,256 mesures de la taille prises aux Etats Unis sur des soldats de dix-sept à trente-cinq ans, il résulte que la taille atteint son maximum de trente et un à trente-cinq ans. Mettant en œuvre les statistiques du recrutement publiées en France, en Italie, en Autriche et en Hollande, M. Pagliani a fait un tracé de la distribution géographique des tailles chez ces diverses nations comparées entre elles. Or, il n'apparaît pas du tout que la diversité de latitude ou de longitude, la différence de climat ou d'exposition, les rapports avec les mers ou les continents, les plaines ou les montagnes, l'aisance ou la misère, soient pour quelque chose dans cette distribution. L'hérédité seule peut l'expliquer.

Broca avait déjà montré que les grandes tailles en France se répartissaient exactement de la même façon que les peuples grands et blonds qui l'ont tour à tour envahie (sur la répartition de la race kymrique et de la race celtique en France, d'après les résultats fournis par le recrutement de l'armée.—*Mémoires*, t. Ier, p. 385.) M. Pagliani, rappelant ces résultats, montre de même que la distribution géographique des tailles en Europe est en rapport avec celle des différentes races qui l'occupent.

Il le montre naturellement surtout pour l'Italie. "On doit attribuer à l'influence ethnique, conclut il avec raison, une importance majeure comme facteur à la stature finale de l'homme, quoique cependant d'autres influences puissent exercer une action efficace et modifier le *procédé de développement*. Tous les efforts qui ont été faits en Italie dans ces dernières années pour démontrer que telle ou telle de ses provinces se trouve, par rapport aux autres, dans un état de dégénération physique par cela seul qu'elle a un plus grand nombre d'exemptions pour défaut de taille, tombent devant des données statistiques plus constantes. Les mêmes données prouvent que, sans chercher inutilement à relever artificiellement la stature d'une petite race, on doit toutefois, par l'application de meilleurs moyens hygiéniques, déterminer un développement plus rapide de ces individus et leur faire atteindre plus tôt leur croissance complète."

Broca, de même, avait constaté que la taille en France ne subissait qu'une influence générale, celle de l'hérédité ethnique.

Concert au Parc du Fort Espagnol Dimanche, 18 février, par le grand orchestre du Prof. Bochert, à deux heures de l'après-midi.

Depuis que Nicolas Gernier était au service de la préfecture de la Seine en qualité de balayeur des rues, il n'avait guère pensé à la fortune. Loin de là, il s'appliquait consciencieusement à remplir ses fonctions d'une manière irréprochable et rien de plus.

Avant-hier matin, au moment de partir de chez lui pour commencer sa journée, il reçut une lettre d'un notaire de Chambéry qui lui annonçait qu'il héritait d'un parent, lequel lui laissait 16,000 fr.

16,000 fr.! à soixante ans! alors qu'on gagne moins de 3 fr. par jour! Quel bonheur inattendu! Gernier ne put surmonter sa joie! Il en fut frappé à ce point qu'il s'affaissa devant sa concierge stupéfiée.

Elle voulut le relever; mais quelle fut sa terreur en s'apercevant qu'il était mort! Il avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Un monsieur, originaire de la province, est accosté dans une rue de Paris par un mendiant qui lui demande "quelques petits sous."

Le monsieur s'arrête, dévisage le malheureux, puis lui dit:

—Mais je vous reconnais, vous êtes de mon pays, c'est vous qui autrefois mendiez au coin de la cathédrale.

—Oui, répond l'homme en se drapant dans ses guenilles, mais maintenant j'ai monté en grade, je suis pauvre à Paris.

Pauvre à Paris!....

C'est une aristocratie,—relative.

Le Colonel Ramollot.

PINTEAU.

Pinteau est un vieux militaire qui va quitter le régiment, et son capitaine, qui lui veut du bien, tente une démarche personnelle en sa faveur auprès du colonel Ramollot:

— Eh bien, s'crebleu, cap'taine Lorgnegrut, o'qu'a encore?

—Colonel, je viens....

—L'vois s'crebleu bien, qu'vous v'nez, cap'taine; pas la berlue.

—.... vous demander quelque chose.

—M'y attendais, cap'taine, m'y attendais, vu la chose.

—Il y a un homme de la compagnie qui....

—Comment l'pelez, c't'animal-là?

—Pinteau, mon colonel.

—Pinteau! s'que c'est qu c't'homme-là?

—C'est un des hommes de la compagnie qui va finir son temps, un bon soldat, et....

—D'où est-il, c't'homme-là?

—C't'un Parisien, colonel

—Parisien! bon soldat! jamais de la vie, cap'taine, tendez-vous c'que j'vous parle?

—Je vous assure, colonel....

—Possible, cap'taine, possible! mais c't'entendu qu'les Parisiens ne doivent jamais passer pour bons soldats dans les régiments, vu qu'ils ne sont pas de nature susceptible de la chose, tendez-vous, s'crebleu! Pour lorse, qu'est-ce qu'il veut, votre homme, comment l'pelez-vous?

—Pinteau, mon colonel.

—Bon! Eh bien, qu'est-ce qu'i veut, Pinteau?

—Il aurait été bien heureux....

—Je le crois f.... bien! heureux de quoi?

—....si vous aviez bien voulu faire quelque chose pour lui; c'est un excel... un soldat qui a été blessé dans une des dernières affaires et n'ayant eu, à l'époque, aucune récompense, si vous aviez bien voulu lui faire obtenir la médaille militaire....

—Blessé! blessé où ça? quand? quoi? comment?

—Dame, mon colonel, c'est assez difficile à vous dire; enfin.... il a reçu une balle dans le...., et je crois qu'une médaille ferait bien sur cette blessure-là.

— Comment l'pelez-vous?

— Pinteau.

— Bien! Nous disons: Pinteau, balle dans le ...., va quitter comp'gnie.... médaille méléttaire.... et.... n'a pas de famille, c't'animal-là?

— Pardon, colonel, il a encore son père.

— Encore son père, bon! et comment.. l'pelez-vous?

— Pinteau également.

— Alors nous disons: Pinteau, père Pinteau, balle dans le ...., quitter comp'nie, médaille méléttaire.... mélé.... n'a plus que son père, pour lorse?

— Il a aussi sa mère

— On le dit! et comment l'pelez-vous?

—Madame Pinteau?

—On le dit s'crebleu! Heu!... heu!... Pinteau, qui a encore père Pinteau, mère Pinteau, balle dans le.... quitter comp'gnie, médaille méléttaire.... létaire.... Pour lorse, n'a pas d'autre famille?

—Pardon, mon colonel, il a encore une sœur.

—Comment l'pelez-vous?

—Mais.... Pinteau!

—(Très en colère.) Pinteau! père Pinteau! mère Pinteau! sœur Pinteau! Ah! ça, s'appellent donc tous Pinteau, dans c'te famille-là? Allons, capitaine, f.... moi la paix avec c't'animal-là; n'sera rien du tout.

Concert au Parc du Fort Espagnol, Dimanche, 18 février, par le grand orchestre du Prof. Bochert, à deux heures de l'après-midi.

Un billet protesté, ça fait toujours un mauvais effet.

Le "Charivari" cite cette amère réflexion de M. Prudhomme sur le progrès de l'industrie moderne:

Ah! la falsification.... Ainsi, voilà un hiver sans glace, et on trouvera encore moyen de nous en servir cet été.

SIROP & VIN DE DUSART au Lacto-Phosphate de Chaux.

Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement: aux Enfants pâles, aux Rachitiques, aux jeunes Filles qui se développent, aux Femmes débilitées, aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait, dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants, aux Convalescents, aux Vieillards affaiblis, dans les Maladies de Poitrine, dans les Digestions laborieuses, dans l'Inappétence, dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces, dans les Fractures, pour la reconstitution des os, dans la Cicatrisation des Plaies.

Dépôt dans toutes Drogueries & Pharmacies

Migraines.—Maux de Tête

GUARANA de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris

Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.

Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris et dans toutes les pharmacies

---

DODLEY BROTHERS

Ont l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à [illegible], do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux d'acier, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va. avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.

Dépôt 61 rue Carondelet

Mme BONOMO, sage-femme, [illegible] pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies de [illegible] mes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans. elle se recommande au p[illegible] 1646—[illegible]

BUREAU DE PRETS.

OTTO SCHWANER,

17........RUE BARONNE........17

ENTRE CANAL ET COMMUNE.

Près de la SALLE GRUNEWALD.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE

ENTRE LE HAVRE, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, partira pour le Havre vers le 25 février et sera suivi par le DUPUY-DE-LOME vers le 15 mars.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre, $40.

Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.

Ordres pour billets de passage (entrepont) du Havre à la Nouvelle-Orléans, $20, payable d'avance.

Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.

A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc. et les ustensiles pour les repas.

Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.

Le Steamship MARSEILLE partira du Havre via Bordeaux le 21 février et sera suivi par le BORDEAUX le 24 mars. Ces deux steamers auront de nouveaux aménagements pour 40 passagers de chambre. Prix du passage $100. Tous les conforts seront fournis et un personnel complet de domestiques compétents sera à bord.

Pour achats de billets, etc., s'adresser à

FORSTALL, CLAYTON & CO, 172 rue Commune.

12 avr

LES CÉLÈBRES

PHOTOGRAPHIES EMAILLÉES

se font maintenant dans les genres les plus nouveaux au studio de

W. W. WASHBURN,

109 RUE DU CANAL.

J'étais sur le point de faire la remarque: qu'étant pleinement convaincu de mon habileté à plaire à tous mes clients, et à même de démontrer la supériorité de mes PHOTOGRAPHIES, tous ceux qui recherchent les meilleurs portraits sont respectueusement invités à venir examiner les miens.

1er févr — W. W. WASHBURN.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,

Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres

WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc. Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.

Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.

N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.

Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.

1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.

39........RUE DE CHARTRES........39

NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHÉ,

SUCCESSEUR.

Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge. [illegible] pour la vente du Wallon's Dysentery Remedy.

1er sept 82—1an

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,

[illegible]

Opérations de tous genres faites [illegible] le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S.,

DENTISTE.

BUREAU ET RESIDENCE,

150........RUE DU CANAL........150

près Baronne.

Dentiste du couvent des dames Ursulines.

Travaux dentaires de tous genres à des prix honnables.

Extraction de dents sans douleur.

Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique — 25 sept—

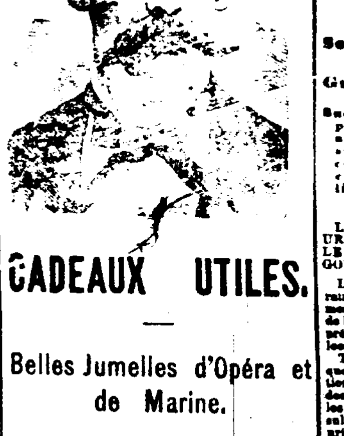
JOSEPH BAUER,

DENTISTE,

180 - - - Esplanade - - - 180

Près Rempart.

31mai—1an D Ma J



CADEAUX UTILES.

Belles Jumelles d'Opéra et de Marine.

LUNETTES ET PINCE-NEZ EN OR.

Beaux Instruments pour Dessein

Un vaste assortiment où le public pourra faire un choix chez

E. CLAUDEL

Opticien,

96 rue du Canal, près Camp.

20 fév—1an

Les personnes qui désireraient —disposer de—

MEUBLES,

vieux ou antiques, ou de bronzes, peuvent le faire avec le plus grand avantage, en s'adressant par la Boîte 2599 de la poste de la Nlle-Orléans.

INSTITUTIONS.

COLLEGE ST. ISIDORE,

—Dirigé par—

LES PÈRES DE STE. CROIX,

Coin Peters et Moynes, 3e dist.

Termes: par mois $18.

S'adresser au Rév. Père J. SCHERER, C. S. C. Supérieur.

24janv—1m—Lu Mar J

INSTITUTION CURTO.

Pensionnat et Externat.

Coin St Philippe et Prieur.

Les cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés. Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offertes aux élèves sans prix extra. Un cours d'Espagnol et d'Allemand, a lieu à l'Institut.

17 oct—

Columbian Institute,

198 RUE ESPLANADE.

Ecole de jour et Pensionnat pour jeunes filles; Kindergarten pour petits enfants, garçons et filles. La réouverture de la session a eu lieu le LUNDI, 4 septembre 1882.

Mlle H. FITZGERALD, Directrice.

19sept—6m

Remède Rationnel.

SALICYLIQUE.

Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.

Soulagement immédiat garanti.

Guérison permanente assurée.

Succès établi après cinq ans d'expérience, dans tous les cas possibles aigus ou chroniques, aucun cas insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylique.

SECRET!

LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATISANTS ET DES GOUTTEUX.

Le SALICYLIQUE est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'adresse directement à la cause du Rhumatisme de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent localement que des effets.

Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent, des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper les maladies ci-dessus, parce qu'elles sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.

Le SALICYLIQUE exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.

Rappelez-vous

Que le SALICYLIQUE guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives.

Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on rembourse l'argent.

On enverra des mil iers d'attestations à ceux qui le désireront.

$1 la boîte. 6 boîtes pour $5.

Envoyé franco par la poste contre argent transmis et reçu.

Demandez ce médicament à votre pharmacien.

Foyez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés "comme aussi bons". Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co, sur chaque boîte; celui-là seul en garantissons la pureté, sous notre signature. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ses effets. N'en prenez pas d'autre, ou adressez-vous à nous.

WASHBURNE & Co. Propriétaires, 287 Broadway, coin Reade St.

18 janv— NEW-YORK.

FEUILLETON.

No 20. Commencé le 27 janvier.

LE COMPAGNON DE CHAINE

—PAR—

GEORGES PRADEL.

Quand je vous ai trouvé la main dans le sac, vous n'étiez pas bien le moins du monde dans vos affaires. Vous étiez tant soit peu râpé. Joli garçon, mais râpé. Vous courriez après un louis. Ça se sentait. Aujourd'hui, vous avez de l'or plein les poches, vous êtes l'amant de Balbine Oudard, une des jolies créatures connues, l'une des femmes les plus chères de Paris. Que désirez-vous de plus? Vous avez un joli appartement, vous vous habillez chez le premier tailleur. Vous payez tout comptant. Pas de dettes. Pas de créanciers énervants. Vous avez tout pour être heureux. De plus, d'après mes indications, vous avez pu faire la cour à une femme du monde, elle vous écrit des lettres brûlantes et vous reçoit le soir, chez elle, en tête-à-tête. Il me semble que tout cela constitue une existence tissée de satin et de soie, et que vous pouvez bien, en échange, offrir quelques petites compensations au pauvre Cerisol, qui ne vous demande pas grand'chose. C'est moi qui vous ai sorti de la misère, c'est moi qui vous ai évité la police correctionnelle. C'est moi qui vous ai présenté à Balbine, qui est folle de vous. Je vous engage même à la ménager; car, si vous lui jouez un vilain tour, elle est fille à vous étrangler comme un poulet. C'est moi.... Enfin vous me devez tout, tout.... et jusqu'à présent je n'ai rien exigé de vous. Or, je vais changer, je vous en préviens. Vous croyez donc que c'est simplement par charité que je me suis occupé de votre bonheur? Non, n'est-ce pas, vous n'êtes pas assez naïf pour cela. Vous avez peut-être cru,—vous allez voir que je ne suis pas comme vous, et que je connais ma littérature,—vous avez peut-être cru que j'allais être votre Vautrain, tandis que vous seriez pour moi une sorte de Lucien de Rubempré? Vous vous êtes grossièrement trompé. Vautrain était un forçat. De plus, il aimait Lucien de Rubempré. Je ne suis pas un forçat, et je ne vous aime pas. Vous m'êtes parfaitement indifférent. Dans la vie, il y a parfois une certaine grandeur. Vous, je vous trouve inférieur. Vous n'êtes, pour moi, ni intelligent, ni courageux. Malgré cela, je crois que vous pourrez m'être utile, et je suis décidé à me servir de vous. Donc, ne l'oubliez pas: en moi vous devez voir un maître, comme je dois trouver en vous un esclave. Et n'essayez pas de régimber, je vous le répète. Ou, sans cela, comme vous ne pouvez vous empêcher de jouer, je dis tout haut que je vous ai pris à tricher et je lis au comité du cercle votre petite déclaration. C'est bien entendu, n'est-ce pas? Et maintenant, dites-moi où vous serrez les lettres de la marquise de Rieux.

Si démoralisé qu'il fût, le beau Gaston avait fait un geste pour protester. Il s'était levé et regardait Cerisol, en face cette fois et comme s'il eût décidé à lutter avec lui.

L'homme d'affaires éclata de rire.

—Oh! tranquillisez-vous, dit-il, je ne vous demande pas, pour l'instant, de me les donner. Je n'en ai que faire.

—Que voulez-vous donc alors? Que vous importent ces lettres?

—Vous êtes bien curieux! J'ai besoin de savoir où elles sont, voilà tout.

—Mais enfin, reprit Lussant, se débattant encore, j'ai cru que la chose n'avait point d'importance lorsque vous m'avez demandé si madame de Rieux m'avait écrit, si elle m'avait accordé un rendez-vous. Maintenant, en vous entendant me poser des questions nouvelles, en vous occupant de ces lettres, j'ai peur que vous ne me fassiez jouer un rôle ignoble.

—Pauvre garçon!—et Cerisol eut un haussement d'épaules,—vous me faites pitié. Des préjugés! des scrupules! Il est bien temps.... Il fallait vous dire tout cela avant de tricher, avant de voler au jeu. Maintenant, vous remplirez le rôle que je vous réserve, et je n'admets ni vos révoltes, ni vos hésitations.

—Et bien! livrez-moi. Je préfère encore la prison....

—Et la misère!.... Vous réfléchirez. Pour l'instant, je n'ai besoin que de savoir une chose, c'est où vous renfermez les lettres de madame de Rieux.... C'est dans ce cabinet, sans doute?

Cerisol montra le meuble italien.

Lussant, dompté, fit un geste affirmatif.

—C'est bien.... Je vous invite à les y laisser, à ne pas en enlever une seule, à ne pas les brûler. Vous comprenez bien, ou, sans cela, je vous jure que vous entendrez parler de moi.

Et sur ce, après avoir jeté son cigare à moitié fumé dans le feu, Cerisol quitta le petit entresol du boulevard Haussmann.

Le beau Gaston, bien que harassé, ne se mit pas immédiatement au lit. Mille pensées plus pénibles, plus douloureuses les unes que les autres s'agitaient en lui.

Il en était malheureusement sûr, Cerisol avait formé de criminels projets contre madame de Rieux.

Qu'est-ce que c'était que madame de Rieux?

Une pauvre jeune femme comme il y en a tant.

Mariée très jeune à un brillant officier de cavalerie, M. de Rieux, sportsman enragé, membre du Jockey, de l'Union, fréquentant les coulisses de l'Opéra, et haut coté dans le monde des viveurs, la jeune femme s'était vue délaissée après quelques mois de mariage.

Elle avait eu d'abord énormément de chagrin, et le chagrin avait fini par faire place à un ennui profond et mortel.

Un soir, M. de Lussant était à l'orchestre des Variétés avec Cerisol, ce dernier lui avait poussé le coude et lui avait dit à l'oreille:

—Regardez, dans la première avant-scène de gauche, il y a une jeune femme très jolie et très élégante qui s'occupe de vous.

C'était madame de Rieux, venue là avec deux de ses amies et leurs maris et qui subitement avait été frappée de la beauté de M. de Lussant.

Nous avons déjà dit que le visage du beau Gaston était d'une remarquable régularité. Une moustache fine encadrait des lèvres vermeilles, des dents superbes, et des yeux tendres, ardents, chargés d'amoureux effluves. Enfin, il était irrésistible.

Le jeune homme, en regardant du côté que venait de lui indiquer Cerisol, reconnut qu'il avait dit la vérité.

Madame de Rieux avait les yeux fixés sur lui et l'ennui qui l'accablait quelques instants plutôt avait complètement disparu.

L'amour-propre du beau Gaston fut vivement chatouillé. Il ne pouvait s'y méprendre, les regards de la jeune femme étaient des plus bienveillants et révélaient en même temps une curiosité ardente dont elle n'était plus maîtresse.

—Fichtre! fit l'homme d'affaires, vous avez de la chance, vicomte. Ce n'est plus du petit gibier. C'est une grande et honnête dame.

—Vous la connaissez? demanda Lussant, de plus en plus flatté. Vous savez son nom?

—Par le plus grand des hasards. On me l'a montrée un jour aux courses du bois de Boulogne. La belle madame de Rieux, une de nos élégantes les plus connues.

Là-dessus, le beau Gaston se mit à jouer de la prunelle, et comme il s'en servait à ravir, comme il tombait juste à cet instant psychologique où la femme qui s'ennuie réclame impérieusement une distraction violente, une émotion dont elle ne put se défendre fit bientôt battre le cœur de madame Rieux.

Elle eut beau se répéter:

Je suis folle. Certainement ce jeune homme est ce qu'il y a de plus joli au monde. J'ai éprouvé un grand plaisir à le regarder. Mais c'est tout, c'est fini. Il s'en est aperçu et ses yeux ne quittent plus les miens. Je dois cesser ce jeu dangereux et inconvenant.

Vains efforts! Malgré elle, elle relevait encore la tête, et un courant électrique s'établissait plus intense entre elle et M. de Lussant.

Le cœur lui battit fort lorsqu'elle le rencontra sur ses pas à la sortie du théâtre.

De son côté, le jeune homme put la voir monter dans un coupé très tenu dont un valet de pied lui ouvrait la portière. Elle disparut bientôt emportée par les grandes allures de deux chevaux de sang.

Cerisol, dans son trivial langage, avait eu raison. Ce n'était plus là le "petit gibier." Ce n'était plus ni une Babine Oudard, ni une Henriette Gentier. C'était une grande dame, appartenant au vrai grand monde. La femme rêvée par tous les amoureux de l'âge de Gaston de Lussant.

—Eh! eh! fit Cerisol en rejoignant le jeune homme, morceau de prince, hein! M'est avis qu'elle en a dans l'aile, la colombe.—

Comment avoir son adresse? demanda M. de Lussant.

L'homme d'affaires eut un geste d'impatience.

—C'est pitié! Vous vous noyez toujours comme une mouche dans un flacon de cirage. Je viens de vous dire tout à l'heure que le mari est du Jockey Club. Au Jockey Club vous aurez son adresse.

Et comme le beau Gaston, enchanté, le remerciait avec effusion:

—Seulement, conclut Cerisol, garez-vous de Balbine. Qu'elle ne se doute de rien. Sans cela, vous ferez bien d'avoir des yeux de rechange.

Lussant eut donc très facilement l'adresse de madame de Rieux. A partir de ce jour, la jeune femme le rencontra à tout instant sous ses pas. Au bois, au théâtre, elle ne put sortir sans l'avoir à ses trousses.

D'un autre côté, M. de Lussant s'enquit indirectement des tenants et aboutissants de la jeune femme. Et bientôt on put lui montrer M. de Rieux, car M. de Lussant et lui évoluaient à peu près dans les mêmes cercles, le brillant officier négligeant le meilleur monde pour ce qu'il appelait lui-même "un monde meilleur."

A la vue du mari, le beau Gaston ne put se défendre d'un léger frisson.

M. de Rieux, le marquis de Rieux, s'il vous plaît, était un très joli homme, grand, fort, taillé en hercule, [illegible] commode, traînant avec lui une réputation de duelliste et de mauvais coucheur.

On sentait en le voyant que s'il se souciait peu de l'amour de sa femme, il n'entendait pas qu'elle acceptât les hommages d'un autre.

On vient de dire que le marquis de Rieux courait les salles d'armes. Fine épée, poignet d'acier, il était coté comme un dangereux tireur.

Un membre du cercle des Thermopyles, qui donnait tous ces détails à M. de Lussant, couronna même ses renseignements d'une nouvelle à la main typique.

Dans les salles, aux assauts, le marquis de Rieux avait un coup, une sorte de double contre de quatre en remontant, au moyen duquel il était constamment sûr de toucher ses adversaires.

Et il se refusait toujours à détailler cette fameuse botte, devenue légendaire.

Et il en donnait la raison tout à trac, car il avait la langue salée.

—Ce coup-là, disait-il, c'est pour celui qui osera pincer la taille de la marquise.

Madame de Rieux était de plus en plus éprise. A un bal de charité à l'hôtel Continental, elle avait rencontré M. de Lussant, et celui-ci se présentant lui-même, avait pu danser avec elle, et enfin engager la bataille. Et dans cette conversation, si courte qu'elle fut, la jeune femme avait pu s'apercevoir que M. de Lussant était spirituel, mordant et [illegible] sant au possible.

En la quittant, ce soir-là, le [illegible] ton lui avait dit qu'il l'adora[illegible] me de Rieux avait écouté [illegible] se fâcher et en répondant [illegible] faite:

—Vous êtes [illegible]

Enfin, quelq[illegible] acceptait, [illegible] M. de Luss[illegible] plusieurs [illegible] mis la fa[illegible] veille d[illegible] avait [illegible] seule[illegible] tes [illegible] des inconséquences. Mais bien qu'il n'eût rien obtenu, M. de Lussant prévoyait déjà le moment où la jeune femme, éperdue, affolée, viendrait à tomber dans ses bras.

De temps à autre, Cerisol interrogeait le beau Gaston sur sa conquête, et il n'avait pu dissimuler un éclair de triomphe, lorsqu'il avait appris que la jeune femme s'était enfin décidée à répondre aux missives incandescentes de M. de Lussant.

Et maintenant que les lettres, douze lettres! étaient là dans ce petit meuble italien, Gaston savait que l'homme d'affaires s'inquiétait de cette correspondance et qu'il prétendait de se servir de lui, Lussant, comme d'un instrument.

Un violent combat se livrait dans l'âme du misérable.

Vingt fois il fut sur le point d'ouvrir le meuble et de brûler les lettres. La terreur que lui inspirait Cerisol l'arrêta. Il se décida à lui obéir. Cerisol avait dit vrai. Il était le maître, M. de Lussant était l'esclave.

Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'il se décida à se coucher [illegible] bien des efforts inutil[illegible] ber dans un [illegible] nible [illegible]

[illegible] régulière de ses favoris on reconnaissait aisément pour un officier de marine, sortait de la Chaussée-d'Antin et, dépassant l'église de la Trinité, remontait lentement la rue de Londres.

C'était M. de Laitres.

Il était sérieux et triste, l'ancien lieutenant de l'*Ariel*. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis le moment où, prenant une détermination si grave, il avait demandé à ses chefs un congé d'un an en demi-solde. Six mois avaient déjà fui rapidement et nul événement, nulle découverte n'étaient venus apporter un changement quelconque à la situation.

Arrivé vers le milieu de la rue il s'arrêta, franchit une porte cochère, le concierge répondit en habitué à son léger salut et, sans lui demander aucune indication, M. de Laitres gravit quatre étages.

A son coup de sonnette une [illegible] chambre vint lui ouvrir.

—Rose, dit-il [illegible] gracieux [illegible] madame [illegible]

[illegible] que madame Vanniers trouvait mille et une raisons dans son affection et sa faiblesse pour finir par céder. Ensuite, parce que son amour-propre y trouvait son compte.

Six ou huit mille livres de rente, quand on a tenu le haut du pavé de l'élégance parisienne; c'est la gêne sinon la misère, et madame Vanniers ne pouvait s'abaisser, aux yeux des personnes qui l'avaient connue dans l'opulence, à descendre à ce qu'elle regardait comme le rang le plus inférieur.

Donc, [illegible] de la [illegible] et [illegible]